

Terminons cette rubrique par les mots de *Borms (Vlaamsche Nieuws* du jeudi 27 juin 1918) dans l'article " Pour nos garçons „ où il demande aux activistes du pays occupé de payer des abonnements à ce journal aux prisonniers de guerre en Allemagne :

« Eh bien, compagnons de combat flamands, mettez-nous dans la possibilité de continuer cet ouvrage de propagande : méditez que cela signifie de gagner nos soldats à notre idéal ; sachez que chaque journal envoyé à un prisonnier amène un combattant dans nos rangs, qui, s'il le faut, défendra les armes à la main (« met kogel en staal ») l'autonomie de la Flandre, contre qui y porterait une main sacrilège... »

Complétons le tableau de l'état d'esprit des activistes — peint par eux mêmes — par quelques échantillons de leur correspondance.

(Rédigé en très mauvais flamand.)

Détachement de travail de Parey, le 3-11-18.

Estimé Monsieur Cuno (N. : Flamenoffizier),

Je voudrais avoir la liberté de vous parler personnellement au sujet de l'emprunt de guerre que j'ai signé.

Espérant, Monsieur Cuno, que ma demande sera accordée.

Avec salutation flamande,

X...

6^e Compagnie

Caporal n° 1746.

Le pris. belge X., n° 1164, écrit le 1-9-18 à ses parents à Malines.
e. a. :

« Si je suis libéré, je demande un congé de quinze jours, et alors je mettrai ces messieurs du Comité à leur place. Je puis bien le croire, qu'il est heureux que les Allemands soient là ; et pourtant ils écrivent en France : les barbares allemands. Mais je pense qu'il vaudrait bien qu'ils écrivent : les barbares français. Cela signifierait quelque chose. Ici c'est la même chose avec les Français. Nous autres, Flamands, nous sommes plus mauvais que les Allemands parce que nous marchons d'accord avec les Allemands et que nous demandons notre droit. Nous devons entendre cela vingt fois par jour. Moi, je le leur lance à la face, que je préfère mille fois être Allemand que Français... »

Lettre du pris. X., 1^{er} Bat., 1^e Ci^e, N° 1515, à sa femme :

« Je dois dire, que les Allemands ne sont pas mauvais pour moi. Ceux qui sont mal traités, le méritent. Donc, je suis bien ici. Mille fois mieux qu'au front. »

Du même :

« Ici à Altengrabow, nous autres, Flamands, nous sommes tous considérés comme des Allemands ; je crois qu'il en sera d'ailleurs ainsi à la maison (c.-à.-d.)

qu'après la guerre la Belgique sera allemande N. d. A.), mais nous sommes ici, grâce à Dieu, quelques uns auxquels cela ne fait rien, et qui préfèrent être Allemands que Français. »

Du même, le 15-8-18 :

« Chers parents. Après la guerre je ne reste plus huit jours en Belgique; aussitôt à la maison, je rends visite à mes amis et à mes ennemis, et je retourne en *Allemagne* (souligné dans le texte), d'où je suis venu. Car, croyez-le moi bien, les Allemands sont meilleurs que les Belges, non pas pour ceci ou pour cela, mais pour le tout. Et maintenant je vous annonce encore quelque chose de neuf : le 25 août, je quitte le patron où je travaille maintenant, et j'irai travailler comme civil. Alors je serai libre, et je pourrai aller où je voudrai. Je connais des Allemands, qui sont bons pour moi et pour tous les Flamands, et ceux-là soigneront pour moi jusqu'à la fin de la guerre, à laquelle nous aspirons tous. J'espère que la fin n'est plus loin. »

La lettre suivante fut envoyée à *Primo* par *Godfried Rooms*.

(*Primo* était un des rédacteurs de la *Vlaamsche Post*, cet infect journal gantois, dont nous avons eu l'occasion de parler. C'est encore lui qui alla trouver Kamiel Huysmans à Stockholm, pour exposer à sa conférence les griefs du peuple flamand....

Rooms était étudiant en philologie germanique. Il avait étudié, avant la guerre, à Gand et à *Göttingen*. Fait prisonnier, et envoyé au camp de *Göttingen*, il y devint le grand chef du mouvement activiste et l'« homme », du professeur allemand *Stange*, chef de la « *Fürsorge-Abteilung* », du camp, c'est-à-dire, directeur de la propagande allemande. *Rooms* se distingua par son fanatisme et par sa *brutalité* envers ceux qui étaient hostiles au mouvement activiste. Libéré et renvoyé en Belgique, il travailla avec le plus grand zèle pour le service d'espionnage et de propagande de la IV^e armée allemande (celle qui était, en partie, opposée à nos propres troupes). Nous devons, d'ailleurs, encore parler de lui à ce sujet dans la 2^e partie.)

Göttingen, 4-2-1918.

Mon cher Monsieur *Primo*,

Votre superbe lettre fait le tour du camp : c'est comme une partie de l'épopée qui est devenue maintenant réalité en Flandre ! Si votre premier écrit a ému un grand nombre, votre dernier nous a rendus envieux : dommage, grand Dieu, que nous n'étions pas présents à cette manifestation ! L'eau nous vient littéralement à la bouche quand nous lisons ce qui se passa au « *Vrijdagmarkt* ». Qu'aura dit *Eedje* (qui aura certainement observé le tout de derrière l'une ou l'autre vitrine de « *Notre Maison* ») d'un mouvement de ce genre ? Son âme de tribun doit avoir palpité quand il entendit la sortie de *De Cneudt* contre *Braun*, le héros de l'histoire des 300 kgr. de maïs s.-v.-p.

Nous avons tant rêvé d'être présents à la fête de l'autonomie, et nous avons déjà

composé un beau programme dans notre rêve, dont le numéro le plus intéressant était sans doute l'opération chirurgicale à la statue de Van Artevelde ! Nous étions d'avis de changer doucement son bras droit qui montre la perfide Albion de place avec le bras gauche. Quand la marée descend on déplace les signaux : désormais notre Grand doit montrer la Germanie, l'Est, où le soleil de la Flandre se lève !

Pas plus que vous et les autres « Post-ers » (rédacteurs à la *Vlaamsche Post*) flamands courageux, nous, ceux de Göttingen, nous n'avons peur des « Schmoels » fransquillons qui menacent avec de l'ordure : nous avons souffert là-bas dans la boue de l'Yser et en captivité. Nous sommes devenus conscients que nous sommes autres, tout autres que ceux qui nous précédèrent. Nous avons vu la mort de près et dans ces beaux moments de danger suprême (quel mot pour des minutes si divines !) nous avons vu la vérité claire et nue : elle brillait dans le feu qui nous entourait ; elle éclatait dans le fracas infernal qui tremblait autour de nous ; elle fleurissait comme une belle fleur sur les lèvres de ceux qui tombèrent ; elle gémissait dans la plainte des mourants. Ceux qui alors n'étaient pas aveugles de frayeur ni rendus sourds par la peur de mourir, ont appris la grande nouvelle : nous luttons pour un chiffon de papier, *nous nous battions pour notre ennemi mortel contre ceux qui devaient apporter à notre peuple la liberté, la joie, l'avenir et la prospérité !* Ainsi se réveilla notre raisonnement. Des heures terribles ont suivi alors, des heures de lutte intérieure où nous sentions notre cœur brûler de l'incertitude, où la vraie vérité frappait à coups redoublés sur notre jeune cerveau *pour y détruire les derniers vestiges de vernis belge.*

Avec cette incertitude, on nous rejeta dans la danse : il ne nous resta plus rien que de mourir d'une belle mort, *non pour la patrie belge, non pour la cause de l'Entente, mais pour la grandeur tragique, du moment que nous vivions.* Je ne tombai pas et beaucoup d'autres aussi survécurent ces heures. *Nous arrivâmes dans la Grande Allemagne. L'air germanique remit la vie dans nos poumons flamands ; nous observions autour de nous : pas de trace de barbares ! Quelques uns recherchèrent une preuve (hou-vast = soutien) des vils mensonges dont on les avait gavés ; quelques uns trouvèrent dans un coup brutal ou les engueulades de la part d'un guerrier (allemand N. d. A.) dressé « système Yser » la preuve du bien-fondé des mensonges. Tous oublièrent que la guerre faisait rage, qu'ils étaient prisonniers de guerre et que le mal leur venait des mensonges même, qu'en réalité il n'en était rien.* Nous étions trois ici qui comprenions : Bruggen, Delfosse et « meine wenigkeit » (ma petitesse).

Nous en souffrions que les autres, nos frères, nos compagnons d'armes, n'étaient point convaincus de la vérité : nous souffrions avec eux ! Survint la *Vlaamsche Post* : Léon Picard, un copain de l'Université, Minnaert un « 't-zal-wel-gaaner » (N. : « 't Zal wel gaan » : société flamande des étudiants libéraux de Gand), Kimpe de la région de Lierre ; Michel de Flandre, un ex-fils Heremans ; Geest Remouchamps, mon copain de banc de l'Athénée ! Tiens, alors il s'est passé quelque chose en nous ! Nous ne revivrons jamais moment pareil !

Nous croyions que tous croyaient au mensonge, espéraient la ruine de la Flandre avec la Belgique ; vous et vos amis, vous nous donnâtes le grand signal : *depuis le premier moment, nous recherchâmes le germe de la gangrène qui affectait la Flandre : la Belgique !* Nous nous plaçâmes au même point de vue que la *Vlaamsche Post* et nous nous levâmes pour la Flandre, Etat libre. Au début nous étions trois, maintenant nous voilà des centaines d'intellectuels, des milliers de fils du peuple ! Si à ce moment la *Vlaamsche Post* réapparaissait, elle deviendrait notre journal ! Nous autres de Göttingen, nous ne nous endormons pas et nous ne sommes pas très satisfaits de tout ce qui se passe en Flandre.

Nous sommes inquiets de ce que toutes ces réformes restent sur papier ; nous pensons que le grand nombre attend toujours pour voir de quel côté souffle le vent favorable. Nous sommes d'avis que le Raad van Vlaanderen n'est pas assez énergique, *qu'il laisse les fransquillons en liberté* (N. : « dat hij de franskiljons vrij laat loopen », c.-à-d. *ne le met pas en prison*), bref, les mêmes fautes que, de son temps, Van Artevelde ! Nous n'avons jamais connu la révolution ; pas même celle de '30, qui n'a pas été soutenue par la force et le prestige. *Nous avons le grand avantage que les Allemands continuent à supporter la guerre ; mais si la paix se faisait en ce moment, où en serions-nous ?*

« Posséder d'abord », voilà ce que nous pensons ; après, nous nous occuperons d'autres soins. Il y en a tant ici qui ne désirent autre chose que de travailler pour la Flandre : quelques-uns veulent venir à Gand, d'autres voudraient une place dans un des ministères ou quelque service communal ; beaucoup enfin voudraient entrer dans une gendarmerie flamande ou dans un corps de police. Ils attendent maintenant parce qu'il n'y a plus personne à convertir ; ils attendent qu'un signe de la Flandre les appelle au service de leur peuple. Nous comprenons les difficultés qui se dressent contre de telles évolutions ; mais pousser à fond, oser jusqu'au bout, voilà également deux notions qui ont leur importance pour le mouvement actuel. Tout marche avec une si misérable lenteur : l'autonomie est décidée le 22 décembre, elle est proclamée un mois plus tard ; combien de temps les Constitutions flamandes exigeront-elles ? Ce ne peut d'aucune façon être la traduction de la Constitution belge !

Nous sommes indignés que des flamingants furent condamnés en 1918 par des juges belges parce qu'ils avaient sifflé un individu belge à Anvers ! Nous sommes indignés parce qu'il existe encore une Agence Belge, une société générale de Belgique, une capitale française de la Flandre avec des théâtres français, des employés communaux français, des cinémas français, des tramways français, une police française. *Nous n'appelons pas cela une révolution, mais une expédition à la Van der Noot !* Nous rendons hommage aux Chevaliers du Lion flamand, mais nous ne pouvons cacher que nous en avons assez de l'orgueilleuse vantardise des Comités nationaux de secours et de ravitaillement ; nous trouvons ridicule de posséder tant de journaux dont aucun n'inspire confiance à l'étranger. Vous connaissez *Politiken, Svenska Dagbladet, Aftenbladet*. En avons-nous un seul pareil ? *Dans toutes les villes de Flandre des statues de révolutionnaires de 1830 sont encore debout. Dans quasi chaque village croît tristement un arbre belge de la Liberté. Pourquoi ne pas y pendre des fransquillons ?*

Où restent les actes, les actes révolutionnaires ? Des actes qui montreraient notre force ? Voilà les idées qui nous obsèdent en ce moment et nous donnent bien du mauvais sang : nous avons besoin de venir en Flandre, si on ne veut pas que nous devenions des étrangers pour notre peuple et nos dirigeants.

Trop de temps déjà fut perdu : voilà trois ans que le *Vlaamsche Post* vint nous donner courage, trois ans ! Nous avons une Université, la seule chose bien établie, bien constituée que nous procura le mouvement activiste (de l'aveu du pays et de l'étranger !). *Je ne sens pas de sympathie pour le système bolcheviste de Trotzky, mais il sait comment faire pour imposer son système à son peuple. Je l'admire à ce point de vue.* Je suis convaincu qu'il y a pour la société des Etats une moralité toute autre que pour la société des individus. *Dans les événements mondiaux, le résultat a voix de juge ;* la génération qui nous suivra devra nous juger. La cause de tous nos malheurs réside dans la façon de penser étroite et la dépendance de l'homme du peuple, dans l'égoïsme de la classe élevée, dans l'esprit de domination et l'intolérance du clergé. *Tout cela doit être brisé et le moyen radical*

est le seul bon dans ce but. On sent fortement la nécessité d'un dictateur flamand : les dirigeants en Flandre, malgré tout, ne savent pas se décider à déposer la *per-ruque* belge ; ainsi en jugent les Hollandais, Suédois et Norwégiens, qui sont connaisseurs en la matière.

Nous suivons un autre chemin ! Dans tous les cas, Gand est dans beaucoup de situations une exception comme en 1830. Si un journal mérite l'attention, sans aucun doute c'est le *Gentsche* (Gantois). A Gand il y a de l'organisation, de la conscience du but, de l'unité, de l'énergie : cela dit beaucoup, et à cause de cela nous éprouvons beaucoup de reconnaissance pour les hommes de Gand, et nous le considérons comme un bonheur que l'Université ait été érigée dans la ville d'Artevelde : les étudiants y apprendront la qualité de devenir des dirigeants gantois ; ils l'emporteront dans les cinq provinces flamandes !

Vous remarquerez par ma lettre combien notre esprit tâtonne aveuglément vers un point d'appui, combien ennuyeux et troublant ce doit être pour nous, Dieu tout-puissant, de devoir attendre ici après ceux qui doivent nous conduire. Cela gêne toute notre bonne humeur et brise notre discipline révolutionnaire. En attendant, je vous remercie de tout cœur pour la petite fête Gand-Göttingen et reste avec un sincère attachement flamingant

GODFRIED ROOMS.

Inutile d'aller plus loin ?...

Mentionnons, pour finir, que le lieutenant belge Piet Van Rossem, transfuge, terminait une lettre méchante au secrétaire du " Belgisch Komiteit voor Volkslektuur ", d'Anvers, par les mots " **Vive Hindenburg !** ", (" **Leve Hindenburg !** ").

* * *

Par cette suite de documents, on a pu se faire une idée de la honte des soldats activistes dans les camps de prisonniers en Allemagne.

Il est intéressant, après ceci, de constater que, pour donner le change, ils inventèrent de se poser systématiquement en **victimes**, en **martyrs**, *ayant subi les pires persécutions " pour le seul crime d'être Flamands "*.

Un certain Van Cleemputte, prisonnier de guerre libéré de Göttingen, fit en Belgique occupée une propagande scandaleuse dans ce sens, en évitant bien, cela va de soi, de citer des faits controlables.

Voici l'effet produit chez une épouse par les plaintes hypocrites de son mari :

Au pris. belge X., 6/878, sa femme écrit d'Anvers le 20-8-18, e. a. :

« ... Mon Dieu, les photographies, que j'ai reçues dans le temps par l'intermédiaire de M. R., et où des êtres humains sont liés à des poteaux, ces photographies représenteraient-elles des frères flamands, et ceci aurait-il été commis par des soldats wallons ou francophiles ? Alors je comprends, pourquoi les autorités allemandes placèrent les Flamands dans des camps à part. Et alors on reproche aux Flamands d'être des traîtres, quand le gouvernement belge ne veut pas écouter leurs souffrances, et que l'Allemand, qui est notre ennemi et qui vint à notre secours, etc....

UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres ?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées surnoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.
